

mercredi, 25 janvier 2012

Dimitri Bortnikov : Repas de morts

J'ai dans l'idée que Bortnikov, après avoir hésité (peut-être) entre Céline et Bukowski, a décidé de ne pas trancher. Peut-être se réclame-t-il d'autres influences, je n'en sais rien. Son écriture *penche* franchement du côté de l'accumulation, de la reprise incessante de fragments éclatés, de sorte qu'elle cherche à s'imposer comme écriture, justement, pas comme *style*. La « parole en archipel » est la marque d'un épaissement, pas d'une recherche de l'épure. Les phrases, très souvent très brèves, ne découpent pas ; au contraire, elles cherchent par tâtonnements et reprises, à faire sens, tableau, à décrire. À tâtons, mais du fait d'une sorte d'ivresse... Elaboré, pas donné.

Elle apportait des nénuphars. De loin. Les tiges longues. Longues... Dans sa bouche. Elle nageait en grand reptile rassasié. Je faisais des couronnes de nénuphars. Des guirlandes... Elle s'enveloppait dans la couverture. Absente et seule, oui – en momie qui attend son jour. (*Repas de morts*, Allia, p. 80)

Par une telle écriture, Bortnikov parvient à halluciner presque en permanence la mort, les figures des morts, et à faire naître une hantise mieux que figurale, une hantise de lecture, une *hantise-du-lecteur*.

Longue chute de neige. Visage d'un homme éclairé par la neige fraîche est le visage d'un cadavre. (p. 166)